



**ENTRETIENS
DE LA FEP
JUILLET 2026**

Christophe Fourel

« *L'Immatériel* d'André Gorz est un livre de résistance »

Le dernier livre d'André Gorz, republié dans une version augmentée, témoigne de sa lucidité et de ses prémonitions sur l'évolution du capitalisme à l'heure de l'intelligence artificielle. Dans cet entretien, mené en partenariat avec *Nonfiction*, Christophe Fourel revient sur la nouvelle édition augmentée de *L'Immatériel* (Galilée, 2003 ; rééd. augmentée Folio, 2026), dont il a signé la préface avec Cédric Villani.

Christophe Fourel

Christophe Fourel est l'auteur et coordinateur de plusieurs ouvrages destinés à faire vivre le legs intellectuel d'André Gorz.

En partenariat avec
Nonfiction 
Le quotidien des livres et des idées

Près de deux décennies après sa disparition en 2007, la pensée d'André Gorz (1923-2007) résonne avec une acuité particulière face aux crises multiples qui traversent notre époque : crise écologique, mutations du travail à l'ère numérique, montée des inégalités, questionnements sur le sens de nos existences dans des sociétés hyperproductivistes. Intellectuel inclassable, passeur entre théories et mouvements sociaux, Gorz a développé une œuvre prolifique qui articule de manière pionnière écologie politique, critique du travail, philosophie de l'émancipation et réflexion sur les techniques. Ces journées d'étude visent à mettre en lumière la fécondité et l'actualité de cette pensée exigeante, trop souvent méconnue ou réduite à quelques formules, alors qu'elle offre des outils conceptuels indispensables pour penser les défis du XXI^e siècle.

Nonfiction et la Fondation de l'écologie politique : Pourquoi republier aujourd'hui *L'Immatériel*, un ouvrage paru il y a plus de vingt ans ?

Christophe Fourel : Ce livre est né d'une commande que la Fondation Heinrich Böll avait faite à André Gorz en 2002 sur « l'économie de l'intelligence » à l'occasion de son congrès international. Il est ensuite le fruit d'une conviction : le

capitalisme avait accompli un tournant décisif, silencieux mais radical, en faisant des connaissances, des savoirs communs, de l'imagination et des affects la principale force productive et donc la source de la valeur. En 2003, cette mutation était encore en cours, et beaucoup la lisaient comme un progrès libérateur — la « société de la connaissance » portait les promesses d'un travail plus autonome, plus créatif, plus humain.

Ce que le livre s'efforce de montrer, c'est que cette promesse était précisément ce dont le capital voulait s'emparer. Le travail immatériel ne libère pas : il soumet l'existence entière —

"LE TRAVAIL
IMMATÉRIEL NE
LIBÈRE PAS : IL
SOUMET L'EXISTENCE
ENTIÈRE — LES
CAPACITÉS

D'APPRENTISSAGE, DE
SOCIALISATION,
D'INVENTION,
JUSQU'AUX AFFECTS —
À LA LOGIQUE DE LA
VALORISATION. LA
PERSONNE DEVIENT
UNE ENTREPRISE."

les capacités d'apprentissage, de socialisation, d'invention, jusqu'aux affects — à la logique de la valorisation. La personne devient une entreprise. Elle doit se gérer comme un capital, se vendre comme une marchandise, se former tout au long de sa vie non pour elle-même, mais pour les besoins du marché.

Quand ce texte est paru pour la première fois, en 2003, il a été mal compris et peu repris : André Gorz avait quatre-vingts ans, et on ne saisissait pas bien où il voulait en venir tant ce qu'il expliquait semblait inconcevable. Republier ce texte vingt ans plus tard, augmenté de la version qu'il avait conçue et achevée en 2005, c'est constater que cette logique n'a fait que s'intensifier. Les plateformes numériques, l'intelligence artificielle générative, le management par les données — tout cela réalise,

souvent avec une brutalité nouvelle, ce que le livre diagnostiquait à l'état de tendance. La surveillance des comportements, la monétisation de l'attention, la privatisation des communs cognitifs : nous y sommes. L'Immatériel n'est pas un livre prophétique — c'est un livre de résistance, et la résistance que Gorz appelle reste plus que jamais entière.

Quelle est la question centrale que pose cet essai, et en quoi reste-t-elle d'une grande actualité ?

La question centrale, c'est celle de la mesure — ou plutôt de son effondrement. Dans le capitalisme industriel classique, la valeur était mesurable : elle s'évaluait à l'aune du temps de travail incorporé dans la production. Avec le capitalisme immatériel, cette mesure devient impossible. Que vaut le logo de Nike ? Le réseau de Microsoft ? La confiance attachée à une marque, les savoirs tacites qu'une entreprise mobilise sans les avoir produits ni même acquis ?

Cette impossibilité de mesurer n'est pas un accident technique. Elle révèle que le

capitalisme cognitif repose structurellement sur l'appropriation de richesses qu'il n'a pas créées : la culture commune, les savoirs vernaculaires, les capacités communicatives et affectives que chaque individu développe dans sa vie sociale ordinaire. Ce que Gorz appelle l'« économie invisible » — cette production de soi, de liens, de sens — est la véritable source de la productivité contemporaine. Et le capital la capte, la fonctionnalise, la privatise.

L'actualité de cette question est éclatante. L'économie des plateformes vit précisément de ce pillage. Les travailleurs du clic, les créateurs de contenu, les utilisateurs de réseaux sociaux produisent une valeur immense pour des actionnaires qu'ils n'ont jamais vus, sans que cette contribution ne soit ni reconnue ni rémunérée. La distinction entre valeur et richesse, que Gorz s'efforce d'établir dans ce livre, est plus nécessaire que jamais pour penser une autre économie.

Gorz parle d'une « appropriation » du capitalisme cognitif. Comment s'opère-t-elle concrètement, puisque la matière première — l'information, la connaissance — est par nature abondante et reproductible à coût quasi nul ?

C'est précisément là que se loge la contradiction la plus intéressante de notre temps. La promesse du numérique, c'est de rendre toutes ces données immatérielles accessibles sans quasiment aucun coût — ce qui devrait, en toute logique, signer la fin de l'économie marchande pour tout ce qui relève de la connaissance. Le capitalisme ne peut accepter cela. Il doit donc, pour survivre, réinventer des « enclosures ». De même que le mouvement des enclosures avait conduit, en Angleterre, aux seizième et dix-septième siècles, à privatiser des terres jusque-là communes et à transformer des paysans libres en salariés, les grandes entreprises d'aujourd'hui recréent artificiellement de la rareté là où il n'y en a naturellement pas. Brevets, droits d'accès, contrôle algorithmique des plateformes : ce sont les barrières de nos enclosures contemporaines, et elles servent exactement le même dessein — générer du profit à partir d'une matière première abondante et disponible, en la rendant artificiellement rare. Le capitalisme cherche toujours à revendre au détail ce qu'il s'est accaparé en gros. Cette analyse, Gorz la doit en partie aux travaux que les chercheurs réunis autour de la revue *Multitudes* ont consacrés à ce qu'ils nomment le « capitalisme cognitif ». Gorz s'inscrit dans une certaine continuité mais transforme néanmoins l'analyse et n'en partage pas toutes les conséquences. A l'origine, il y a un texte visionnaire de Marx, dans les *Grundrisse*,

"LA PROMESSE DU NUMÉRIQUE, C'EST DE RENDRE TOUTES CES DONNÉES IMMATÉRIELLES ACCESSIBLES SANS QUASIMENT AUCUN COÛT (...). LE CAPITALISME NE PEUT ACCEPTER CELA. IL DOIT DONC, POUR SURVIVRE, RÉINVENTER DES « ENCLOSURES »."

vers 1857-1858, où il désigne sous le nom de « *general intellect* » la masse des connaissances accumulées par l'humanité. Marx y voyait une force productive appelée à s'incarner dans les machines et à ouvrir, à terme, la voie d'une libération des travailleurs. Notons au passage que Gorz ne revient pas à Marx. Il avait certes pris ses distances avec un certain marxisme dès 1980, dans *Adieux au prolétariat* qui faisait de la classe ouvrière le sujet du sens de l'Histoire. Si Gorz a fait ses adieux à ce marxisme, il n'a cependant jamais fait ses adieux à Marx. Il mobilise donc ici à nouveau Marx et s'appuie des lectures nouvelles qu'on peut faire de son œuvre.

Gorz était-il pour autant hostile à l'essor du numérique et des nouvelles technologies ?

Non, et c'est là un point qu'il faut absolument distinguer. Ce qu'il conteste, ce n'est pas la technique en elle-même — c'est son orientation profonde, son appropriation privée et sa mise au service d'une logique de profit. La révolution informationnelle porte en elle une potentialité extraordinaire : elle permet de produire des biens — logiciels, connaissances, œuvres culturelles — reproductibles en quantités illimitées pour un coût marginal tendant vers zéro. Elle appelle donc naturellement une économie de l'abondance, du partage, de la gratuité.

L'internet libre, les logiciels libres, les communs numériques sont la démonstration pratique de cette potentialité. Ces communautés ont montré qu'une coopération volontaire et horizontale pouvait produire des biens d'une qualité et d'une complexité considérables — Linux, Wikipédia — sans que la propriété privée ni la logique marchande soient nécessaires. Dans *L'immatériel*, Gorz se montre enthousiaste à l'égard du mouvement du logiciel libre et de l'éthique hacker, ainsi qu'à l'égard des FabLabs et de tout ce qui accroît les capacités d'autoproduction des individus. Ceux qui portent ces causes sont dans une économie du don et de l'épanouissement le plus large possible de la connaissance — à l'opposé exact de la logique des brevets et des barrières. Ce sont des poches de résistance, la démonstration concrète que la technique, au service de la liberté, peut faire face au rouleau compresseur capitaliste. Il constate que l'apparition de ces acteurs fait échos à la « non-classe des non-travailleurs » qu'il annonçait justement dans ses *Adieux au prolétariat*.

"DANS L'IMMATÉRIEL, GORZ SE MONTRE ENTHOUSIASTE À L'ÉGARD DU MOUVEMENT DU LOGICIEL LIBRE ET DE L'ÉTHIQUE HACKER (...). CE SONT DES POCHEs DE RÉsISTANCE, LA DÉMONSTRATION CONCRÈTE QUE LA TECHNIQUE, AU SERVICE DE LA LIBERTÉ, PEUT FAIRE FACE AU ROULEAU COMPRESSEUR CAPITALISTE".

Ce que le capitalisme fait, c'est exactement l'inverse : il érige des barrières artificielles pour

transformer en rareté ce qui est naturellement abondant. Il privatise les communs. Il substitue à ce qui est gratuit des équivalents artificiels payants. La critique ne porte donc pas sur la technique, mais sur les rapports sociaux qui en organisent l'usage et la propriété.

Le livre contient une critique très sévère de l'intelligence artificielle et du posthumanisme. En quoi cette critique reste-t-elle pertinente face aux discours actuels sur la singularité technologique ?

Il faut d'abord rappeler une généalogie. Dès les années 1950, un courant minoritaire mais influent a lié l'intelligence artificielle au devenir de l'humanité tout entière. Il ne s'agit pas des pères fondateurs — Claude Shannon ou Alan Turing — mais de la génération suivante : Marvin Minsky, Hans Moravec, Raymond Kurzweil. Une partie de leur vision a aujourd'hui pignon sur rue dans la Silicon Valley, où des entrepreneurs sont convaincus de façonner le stade suivant de la civilisation humaine, voire une nouvelle espèce. Ce qui est frappant, c'est la façon dont cette pensée millénariste entre en collusion avec l'appétit économique des capitalistes : deux motivations a priori très différentes, qui se marient pour jouer un rôle majeur dans le développement de l'intelligence artificielle.

Les pionniers de l'intelligence artificielle et du transhumanisme partagent une conviction qui semble fondamentalement erronée : que le cerveau « contient » tout l'esprit sous la forme d'un programme susceptible d'être transféré et copié à la manière d'un logiciel. Cette conviction repose sur un réductionnisme de l'esprit à une pensée d'ordre mathématique, affranchie du corps, détachée de la vie affective — un projet booléen : ramener la totalité des facultés de l'esprit à des opérations algébriques.

Or, l'intelligence est inséparable de la vie affective — des sentiments et des émotions, des besoins et des désirs, des craintes et des espoirs. Elle est inséparable de la conscience, et la conscience est indissociable de la factualité du corps. Ce sujet pense, espère, désire, souffre parce qu'il est marqué par un sentiment d'incomplétude, par un manque consubstantiel à son être. C'est cette tension vers la satisfaction du manque qui est la source de l'intelligence — une intelligence irréductible à la computation. L'intelligence artificielle relève tout entière de la sphère de l'hétéronomie : elle obéit à une rationalité instrumentale qui lui est propre, sans jamais avoir à en répondre devant qui que ce soit. Or le sujet humain se définit précisément par sa capacité — et parfois son devoir — de répondre de ses actes, c'est-à-dire par son inscription dans une sphère d'autonomie que Gorz appelait de ses vœux face à l'extension continue de la rationalité technique. Entre intelligence humaine et intelligence algorithmique, la différence n'est donc pas de degré mais de nature : la seconde peut surpasser la première en vitesse de calcul ou en performance au jeu de go, mais elle reste prisonnière de sa propre logique fonctionnelle, étrangère à l'émotion, à la conscience, au sens des responsabilités et à ce qui fonde le lien entre sujets humains.

Les discours actuels sur la singularité technologique — l'idée que l'intelligence artificielle

surpasserait l'intelligence humaine à court terme et transformerait radicalement la condition humaine — reproduisent exactement cette confusion. Ils traitent la cognition comme une fonction abstraite, séparable du corps, de l'histoire, du désir. Ils ignorent que nos savoirs les plus décisifs ne sont pas des informations stockables mais des savoir-faire, des savoir-agir, des savoir-être — ce que j'appelle des savoirs vivants, qui n'existent que dans leur pratique incarnée. L'oubli de cette dimension n'est pas une erreur philosophique anodine : c'est une dépossession politique.

On souligne souvent, avec le recul, la lucidité visionnaire de Gorz. Diriez-vous qu'il avait perçu, mieux que quiconque à son époque, la trajectoire profonde que prenait le capitalisme ?

C'est la dimension la plus frappante de ce livre relu aujourd'hui. En 2003, on jugeait presque Gorz vieilli voire même égaré, lorsqu'il avançait que la connaissance, les affects, la coopération sociale allaient devenir la matière première de la valorisation capitaliste. Or ce diagnostic, loin d'être une intuition isolée, procédait d'une capacité d'analyse extrêmement rigoureuse : Gorz reliait dans un même mouvement une lecture serrée du fragment de Marx sur le « *general intellect* » dans les *Grundrisse*, les travaux les plus fins de l'économie du capitalisme cognitif, et sa propre phénoménologie existentialiste du sujet. Peu de penseurs de sa génération disposaient à la fois de cet outillage théorique et de cette attention aux mutations concrètes du travail. C'est cette conjonction qui lui a permis de voir, derrière la « société de la connaissance » que l'on célébrait alors comme une promesse d'émancipation, la forme qu'allait prendre la domination du siècle suivant : l'extraction de valeur à partir de ce qu'il y a de plus intime et de plus commun en l'homme — son intelligence, sa sociabilité, son désir.

Gorz va jusqu'à dire que le capitalisme cognitif n'est pas une mutation de plus du capitalisme, mais sa crise ultime. N'est-ce pas excessif, alors que le capitalisme a toujours su se réinventer ?

Cette objection méconnaît ce qui distingue cette mutation de toutes celles qui l'ont précédée. Le passage du capitalisme marchand au capitalisme industriel, puis au fordisme, puis à la finance dérégulée, a chaque fois déplacé le site de l'exploitation sans jamais remettre en cause son principe : une matière relativement rare, mesurable, appropriable — la terre, la force physique, le crédit — pouvait être mise en valeur, échangée, accumulée. Le capitalisme cognitif rompt avec ce schéma, parce que sa matière première — la connaissance, la coopération, les affects, l'intelligence vivante — est par nature abondante, non mesurable, et se dégrade dès qu'on prétend l'enfermer dans la forme marchandise. Le capital est donc contraint d'ériger des « enclosures » de plus en plus artificielles — brevets, plateformes, algorithmes propriétaires — pour simuler une rareté qui n'existe pas. Ce n'est pas le signe d'une vitalité retrouvée : c'est le symptôme d'un système qui s'attaque désormais aux conditions mêmes de sa propre reproduction. Quand la richesse véritable — celle que produisent l'intelligence collective, la culture commune, la vie affective — se

dissocie chaque jour davantage de la valeur d'échange qui prétend la mesurer, le capitalisme ne mute plus : il se heurte à sa propre limite interne. C'est en ce sens précis que Gorz parle de crise ultime, et non d'un nouvel épisode dans une série. Gorz avait relevé, avant nous, cette formule prophétique de Wassily Leontief mise en exergue de son livre de 1983 *Les chemins du paradis* : lorsque la création des richesses ne dépendra plus du travail des hommes, ceux-ci risquent de mourir de faim aux portes du Paradis, faute d'avoir su inventer à temps une autre politique de la richesse.

Ce projet, poussé jusqu'au bout, mène à une négation de la vie elle-même. C'est une thèse redoutable.

C'est le point le plus sombre du livre, et peut-être le plus nécessaire aujourd'hui. Les pionniers de l'intelligence artificielle et de la vie artificielle poursuivent, sans toujours le savoir, un projet dont l'origine remonte à George Boole : ramener la totalité des facultés de l'esprit à des opérations algébriques, affranchies du corps, de l'affect, du manque. Or un sujet vivant n'est jamais une pensée pure : c'est une conscience indissociable de la factualité de son corps, qui a faim, qui a froid, qui désire, qui espère, qui souffre depuis la naissance. C'est précisément ce manque constitutif — cette incomplétude que ni la machine ni le calcul ne connaissent — qui rend possible la liberté, l'invention, l'autodétermination : un sujet capable de se produire selon ses propres intentions. En voulant s'affranchir de cette facticité, en rêvant de transférer l'esprit comme on copie un logiciel, ou de faire advenir une vie « artificielle » indifférente à tout corps réel, ce projet ne prolonge pas la vie : il la nie. Il rejoint, sur ce point précis, la logique même du capital, qui ne reconnaît de puissance qu'indéterminée — celle de l'argent, celle du savoir théorique pur — capable de toutes les déterminations parce qu'elle les refuse toutes. La technoscience et la finance convergent ainsi vers un même horizon d'abstraction totale. Et c'est bien là l'enjeu ultime que ce livre voulait mettre au jour : la vie elle-même — avec ses besoins, ses désirs, sa vulnérabilité, sa capacité à se donner un sens — est la seule richesse véritable, celle qui précède toute valeur et que nulle intelligence artificielle, nulle finance, ne peut produire ni remplacer. La défendre, c'est le combat politique qui reste devant nous.

Cette critique de la technoscience fait-elle d'André Gorz un penseur anti-science, voire anti-technologie ?

Non, il n'est pas anti-science : il est anti-scientiste. Ce qu'il critique sévèrement, c'est la dérive de la science, son autonomisation par rapport à la civilisation humaine, sa collusion avec le pouvoir au détriment de l'humain. La science dit-il a emboité le pas du capital et recherche uniquement sa propre puissance. Il rejoint en cela la critique que le mathématicien Alexandre Grothendieck avait formulée lors d'une conférence restée célèbre, au CERN, en 1972, lorsqu'il a remis en cause la recherche scientifique de son temps et la fuite en avant technicienne qu'elle accompagnait. Gorz vante au contraire la démarche de l'écologie, qui est seule à vouloir comprendre le vivant non pour le dominer mais pour le ménager.

Propose-t-il une issue politique à cette situation, ou cet essai est-il avant tout un diagnostic ?

Il serait trop commode de séparer le diagnostic de la proposition. Ce livre est les deux à la fois — mais d'une façon particulière : c'est la rigueur du diagnostic qui fonde la radicalité de la proposition. Si l'on comprend vraiment que le capitalisme cognitif repose sur l'appropriation de richesses communes non mesurables, alors on comprend aussi que la seule issue n'est pas une réforme de la répartition, mais une transformation des rapports de production eux-mêmes.

Cette transformation passe par deux exigences conjointes. La première, c'est la défense et l'extension des communs — communs numériques, communs naturels, communs culturels. Le savoir doit être traité comme un bien commun universel ; sa privatisation est un appauvrissement collectif. La seconde, c'est la construction d'une autre économie, fondée non sur la valeur d'échange mais sur la création de richesses intrinsèques : coopération, réciprocité, mise en commun.

L'horizon politique de ce livre, c'est ce qu'il appelle l'économie de l'abondance — une économie qui reconnaîtrait que les richesses les plus fondamentales ne sont ni mesurables ni échangeables, et organiserait en conséquence la production et la distribution. Cela suppose d'en finir avec le fétichisme de la croissance et du PIB, de reconnaître la valeur des activités non marchandes, et de garantir à chacun les conditions matérielles de son autonomie existentielle.

EXTRAIT

L'IMMATÉRIEL (NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE, FOLIO 2026) : PP 139-140.

La technoscience a produit un monde qui dépasse, contrarie, viole le corps humain par les conduites qu'il en exige, par accélération et l'intensification des réactions qu'il sollicite. La contradiction entre les savoirs et les besoins corporels, d'une part, et les « besoins » de la méga-machine technico-économique, d'autre part, est devenue pathogène. Le corps humain, écrit Finn Bowring, « est devenu un obstacle à la reproduction des machines. Selon la description naïve de George Dyson, les humains sont devenus des « goulots d'étranglement » pour la circulation et le traitement des informations et des connaissances : « nous ne pouvons en absorber qu'une quantité limitée et en produisons même moins, du point de vue des machines. »

L'homme est « obsolète », il faut le doter de prothèses chimiques pour « tranquilliser » son système nerveux stressé par les violations qu'il subit et de prothèses électroniques pour augmenter les capacités de son cerveau. La science et le capital se sont alliés dans cette entreprise commune, bien que leurs buts ne soient pas identiques. Seule l'écologie, au sens large, cherche à développer une science au service de l'épanouissement de la vie et d'un milieu de vie qui permet et stimule cet épanouissement. Mais on se souvient du manifeste par lequel une quarantaine de scientifiques célèbres accusaient l'écologie d'être une anti-science. C'est qu'elle procède, par ses prolongements écosophiques, d'une approche holiste des systèmes complexes. Elle est seule à vouloir comprendre le vivant non pour le dominer mais pour le ménager. Elle est seule, dans ce souci, à se vouloir une composante de la culture, intégrée et assimilée dans les savoirs vécus, éclairant la quête de la sagesse et de la bonne vie. »

ANDRÉ GORZ

André Gorz

L'immatériel

Connaissance, valeur et capital

folio ^{essais}





contact@fondationecolo.org



[@fondationecolo.bsky.social](https://bsky.app/profile/fondationecolo.org)



facebook.com/fondationecolo



[@fondationecolo](https://www.instagram.com/fondationecolo)



**FONDATION
DE L'ÉCOLOGIE
POLITIQUE**

www.fondationecolo.org